Thomas PUGHE, Karin FISCHER, Claire DECOBERT & Mathieu BONZOM (dirs), *Recherche et transmission des cultures étrangères. Quelle utilité dans l'université d'aujourd'hui ?*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Hors série, 2020, 298 pages

Véronique Magaud

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/26037>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.26037

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2021

Pagination : 452-455

ISBN : 978-2-8143-0619-6

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Véronique Magaud, « Thomas PUGHE, Karin FISCHER, Claire DECOBERT & Mathieu BONZOM (dirs), *Recherche et transmission des cultures étrangères. Quelle utilité dans l'université d'aujourd'hui ?* », *Questions de communication* [En ligne], 39 | 2021, mis en ligne le 10 décembre 2021, consulté le 25 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/26037> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.26037>

floues et relèvent davantage de l'intuition que de la démonstration ferme, l'illustrent bien.

La seconde section, davantage analytique, se structure en trois parties. « Les ressources du grand écrivain » (p. 277-369) rassemblent diverses réflexions, notamment sur le rapport de G. Flaubert à sa mère, avec laquelle il vécut jusqu'à la mort de cette dernière en 1872, et qui le délesta des vicissitudes du quotidien, écran bienvenu entre les impératifs de l'existence et son sacerdoce d'écrivain, sur ses relations avec les femmes, systématiquement sacrifiées à son art (sa liaison tumultueuse avec la poétesse L. Colet (1810-1876) en constitue, sans doute, le meilleur exemple) ou encore sur sa position d'admiration et de rejet, envers l'œuvre hugolienne. La deuxième partie, « Héritage et transmission littéraires » (p. 371-413), situe G. Flaubert au sein du champ littéraire du XIX^e siècle. Alors qu'il proclame haut et fort son absolue indépendance, l'ermite de Croisset, dont T. Poyet replace décidément le cénobitisme en perspective, n'en reçoit pas moins l'hommage d'É. Zola (1840-1902), du naturalisme et des jeunes générations, auxquelles il ne refusera pas son aide et son soutien. Le cas de Guy de Maupassant (1850-1893), neveu du regretté Alfred Le Poittevin (1816-1848), est évidemment le plus connu. La dernière section, « Commémorer un bicentenaire » (p. 415-436), revient sur la critique flaubertienne, signale différentes réécritures de son œuvre sous diverses formes, du roman graphique au cinéma, indique de précieuses ressources numériques, etc. Cette seconde partie complète intelligemment la biographie des premiers chapitres, et constitue une porte d'entrée idéale, par son caractère à la fois synthétique et complet, à l'étude de l'écrivain et de son œuvre. Les deux parties apparaissent dès lors comme une biographie de l'homme Gustave, suivie de la biographie de l'écrivain Flaubert.

Sans surprise, l'auteur s'attarde sur le rapport complexe qu'entretient G. Flaubert avec la littérature, depuis son plus jeune âge et jusqu'à sa mort. Un rapport d'amour et de haine, tant il ne peut se passer de la pratique de l'écriture, qui lui cause pourtant bien des souffrances : le romancier se construit à travers son activité littéraire, mais s'épuise littéralement à la tâche, victime de son insatisfaction chronique. Un rapport également profondément autocentré, puisque G. Flaubert ne recherche l'absolu que pour lui seul.

Flaubert constitue sans nul doute une contribution de qualité aux études flaubertiennes, non en raison d'information ou d'analyse inédite, mais par ses qualités synthétiques et didactiques, qui guideront le

néophyte au milieu des méandres de la monumentale bibliographie consacrée à l'écrivain et à son œuvre. Le volume constitue un excellent point de départ, pour des étudiants en lettres ou de jeunes chercheurs, mais peut parfaitement répondre aux attentes d'un lecteur lambda, pour peu que celui-ci soit un minimum familiarisé avec les textes principaux du romancier. Quant au spécialiste plus aguerri, il appréciera l'impression d'un « Flaubert vu par lui-même et ses proches », due à l'effacement systématiquement recherché par le biographe, qui accorde une large place à la correspondance.

Katherine Rondou

Université de Mons, HEPH-Condorcet, B-7000 Liège, Belgique

Université libre de Bruxelles, B-1000 Bruxelles, Belgique
krondou[at]ulb.ac.be

Thomas PUGHE, Karin FISCHER, Claire DECOBERT & Mathieu BONZOM (dirs), Recherche et transmission des cultures étrangères. Quelle utilité dans l'université d'aujourd'hui ?

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Hors série, 2020, 298 pages

L'ouvrage *Recherche et transmission des cultures étrangères. Quelle utilité dans l'université d'aujourd'hui*, issu d'un colloque de 2015 rassemble, en quatre parties, des contributions d'universitaires qui ont en commun d'interroger les études culturelles au prisme des exigences utilitaristes qui prévalent dans le contexte libéral que nous connaissons et qui remettent en question les disciplines n'étant pas à première vue rentables. Si ce mythe fonctionnaliste est volontiers défait, il a le mérite de susciter un retour sur sa discipline et plus largement sur le champ des sciences humaines et de contribuer à refonder les enseignements pour inverser cette tendance.

Dans sa contribution inaugurale (p. 19-37), Alice Michel réinterroge, à la faveur de ce bouleversement, les programmes de l'agrégation d'anglais (1946-2016) en vue d'un ancrage dans les réalités d'aujourd'hui. En examinant l'impact de ces programmes sur les représentations dominantes du monde anglophone, elle montre en effet que ces programmes continuent de présenter en grande majorité des œuvres littéraires des XIX^e et XX^e siècles, essentiellement centrées sur des écrivains au détriment d'écrivaines. Y dominent également les écrivains américains et anglais au détriment des auteurs du Commonwealth. Se perpétue de fait le clivage entre littérature dominante et littérature minorée, isomorphe à une

hégémonie politique. L'auteur préconise de s'appuyer dans les choix littéraires sur les développements de la recherche, et notamment les études culturelles, les études de genre et les études postcoloniales, et sur le critère de la langue anglaise, qui permettrait de dépasser la reproduction, dans ces choix, d'un centre et d'une périphérie littéraire.

Sylvie Bauer (p. 39-49) s'interroge quant à elle sur le rôle de la littérature de plus en plus délégitimée dans une université soumise au diktat de la professionnalisation et de la rentabilité. En s'appuyant sur la littérature anglosaxonne comme lieu des possibles, elle oppose aux discours utilitaristes une conception de la littérature comme espace commun traversé d'altérités et d'errances, où s'introduit le non familier au cœur du familier » (p. 46), ferment d'émancipation et d'expérimentations propices à la fabrique démocratique. C'est autour des mêmes contraintes que font peser les attendus et recommandations de l'Hcéres sur la professionnalisation des filières d'études anglophones que Karin Fischer et Sylvie Pomies-Maréchal (p. 51-69) interrogent les plaquettes des programmes de licence d'anglais. Elles montrent que les objectifs professionnalisants s'imposent dans ces cursus et tendent à oblitérer le lien langue-culture et le développement de compétences transversales, notamment en matière d'interculturalité. Ce constat les conduit à s'interroger sur la mondialisation non pas comme un vaste espace commerçant mais comme un « environnement partagé » (p. 68) et d'émancipation individuelle et collective, mission dont relève l'université.

Le deuxième ensemble qui compose l'ouvrage collectif développe cette question centrale de l'interculturalité adossée aux enseignements. Ainsi la contribution de Geneviève Gutemme (p. 75-88) aborde-t-elle la question des mobilités professionnelles et des décalages culturels et linguistiques qui peuvent être vécus par ces migrants, mais également leurs familles. Bien que les candidats à la mobilité aient suivi des formations en amont, les enquêtes sur lesquelles s'appuient l'auteure montrent qu'elles restent théoriques et classiques et ne répondent pas à la gestion du quotidien. Et quand certaines formations ont un caractère plus pragmatique, comme pour les postdocs à Cambridge ou Sydney, elles visent une adaptation rapide et sont source de stress et de sentiment d'inadéquation dans la mesure où les comportements culturels s'acquièrent normalement tout au long d'un processus de socialisation. Aussi, pour l'auteure, les formations qui préparent à une mobilité professionnelle, ainsi que l'accompagnement des

expatriés sur place, ont-elles toute leur pertinence ; elles doivent cependant davantage promouvoir des enseignements axés sur l'interculturel tant du côté de la société d'accueil que de la société de partance. Par ailleurs, elles devraient conduire à s'interroger sur les répercussions de la question interculturelle sur les structures institutionnelles.

La question de l'interculturalité, souvent part congrue des programmes d'enseignement, traverse également les réflexions menées par Wojciech Kosior (p. 89-100) qui, face aux critiques formulées à l'encontre des études culturelles, défend des méthodes d'enseignement à travers l'exemple du Centre d'études comparatives des civilisations de l'université Jagellone en Pologne. En répondant aux exigences de l'espace européen de l'enseignement supérieur en termes de connaissances, de compétences et d'aptitudes, l'enseignement allie des approches interdisciplinaires afin de répondre au manque d'immersion dans la culture de l'autre et d'interactions avec les natifs de la culture visée. C'est dans ce même souci d'allier contenus disciplinaires et compétences professionnelles que Claire Decobert (p. 101-115) aborde la question de l'utilité des sciences humaines dans le contexte de la mondialisation. À travers l'exemple de la mineure espagnol transversale qu'elle anime sous l'angle des transformations des sociétés espagnoles et latino-américaines, l'auteure montre que les filières concernées ne sont pas déconnectées de l'insertion professionnelle dans la mesure où, par rapport aux écoles professionnalisantes, l'université garantit, au-delà de ses débouchés historiques orientés vers l'enseignement et la recherche, le développement de savoir-faire prisés par l'entreprise, comme la maîtrise de compétences communicationnelles et rédactionnelles, l'esprit d'analyse et de synthèse, l'imagination et la créativité. Elle a également un rôle à jouer dans le contexte de la mondialisation et le souci de préserver la démocratie sans se dédire de sa mission première, à savoir développer la réflexion, la culture générale et les savoirs liés aux domaines disciplinaires.

L'approche méthodologique des études culturelles, au-delà de simples exercices formels, permet, aux yeux de Mathieu Bonzom (p. 117-144), de dépasser le clivage entre vision utilitariste des études culturelles et son opposé, qui consiste à revendiquer leur inutilité. En s'appuyant sur la notion de point de vue situé de Howard Zinn, l'auteur donne une épaisseur politique aux sciences humaines en mettant en évidence son utilité démocratique capable de renverser la tendance néolibérale. En effet, il défend à travers l'analyse de documents historiques, la nécessité de remettre en

cause une culture commune, unifiée, et la prise en compte des différents points de vue qui permettent de comprendre les rapports de pouvoir « dans et par lesquels les diverses entités culturelles se sont constituées, reproduites, transformées » (p. 136). Pour Diane Schwob (p. 149-185), cette réconciliation des mémoires et la recomposition du récit national passe par l'enseignement des littératures francophones. Tout en analysant les écueils, institutionnels et politiques, du développement d'un tel champ, l'auteur envisage les littératures francophones comme lieu d'interculturalité en jouant un rôle tant sur l'« aphasie nationale » que sur les « ruptures mémorielles » (p. 170) et concourant à relativiser l'altérité fantasmée et l'identité fantasmée.

La question de l'interculturalité traverse l'étude d'Iris Viviana Delgadillo Esguerra (p. 187-204), qui s'interroge sur la pertinence des notions qui y sont attachées appliquées au contexte colombien. En effet, les études sur l'interculturalité étaient liées à des soucis d'intégration de migrants en Occident. Or, la notion ne recouvre pas les mêmes réalités en Colombie, dans la mesure où les enjeux politiques sont différents et que l'enseignement de la didactique des langues s'adresse à des natifs. Les deux articles qui clôturent cette partie consacrée aux pratiques pédagogiques et artistiques s'intéressent à l'art comme lieu de déploiement du sensible et de compétences émotionnelles. Anne Pauzet (p. 205-221) explore les ateliers d'écriture créative et leur capacité à dépasser les stéréotypes et à mieux comprendre le monde et soi-même, c'est-à-dire ses altérités, tandis que Brigitte Natanson (p. 223-233) partage ses pratiques pédagogiques théâtrales en langues/cultures étrangères à même de favoriser les acquisitions par un engagement du corps et l'expérience de l'altérité.

C'est autour de l'acquisition de compétences interculturelles dans l'enseignement et la recherche en études culturelles que s'organise la dernière partie de l'ouvrage. Le texte littéraire et ses relectures critiques jouent aux yeux de Wasinrat Nualsiri (p. 239-248) un rôle de médiation. En effet, l'auteur montre que la transposition d'une œuvre étrangère (*Refuge* de Williams Terry Tempest) dans le contexte thaïlandais, et en particulier les questions écologiques et l'écoféminisme qu'elle soulève, sont susceptibles de faire naître une prise de position, une « third place » au sens de C. Kramsch au fondement de la compétence interculturelle. L'interculturalité, médiée par le texte littéraire, est également envisagée par Elisabeth Snyman (p. 249-263) sous l'angle du sujet interculturel dans le contexte multiculturel et

conflictuel de l'Afrique du Sud. L'analyse des causes et de la nature des conflits dont les différences culturelles sont à l'origine permet aux étudiant.e.s d'adopter les points de vue des protagonistes des textes autobiographiques ou autofictionnels étudiés et ainsi de prendre conscience de leur propre bagage culturel et des représentations stéréotypées qui y sont attachées. La contribution finale d'Hélène Domon (p. 265-287) plaide pour une pédagogie holistique en langues étrangères à travers l'acquisition d'une sixième compétence, celle d'écocitoyenneté. Elle déplore d'une part des enseignements centrés sur des compétences langagières exclusivement instrumentales et, d'autre part, l'atomisation des compétences en langue que sont lire, écouter, parler et écrire à côté d'une compétence culturelle. Elle prône donc une approche inclusive par contenus culturels et grâce à une méthodologie qui remet à l'honneur des sujets de composition à même de former l'étudiant.e à une réflexion qui engage son être au/dans le monde.

S'il est vrai qu'une conception exclusivement communicative de la langue et séquentielle de la littérature qui reste effectivement prégnante dans beaucoup de départements de langue et cultures hors espace européen, on peut s'étonner toutefois que ces questions, pourtant soulevées en France et ailleurs depuis plusieurs années, n'aient été prises en compte plus tôt (voir les travaux du Centre de recherches sur les littératures modernes et contemporaines [CRLMC] autour d'Alain Montandon et de Luc Collès en didactique des langues et cultures ; les ouvrages collectifs *Littérature & enseignement* dirigé par R. Mbassi Atéba, *Écrire le monde en français* dirigé par L. Verstraete-Hansen et M. Anders Baggesgaard ; les travaux de M. Barbéry, entre autres).

Si des réflexions avaient déjà été initiées pour réformer certaines des questions traitées dans ce volume – on pense en particulier à la notion d'interculturalité mais aussi à l'enseignement de la littérature et les programmes afférents –, elles refont surface avec d'autant plus d'acuité que les questions économiques ont pris le pas sur les aspects philosophiques. Une mondialisation, qui ne se réduit pas aux tendances homogénéisantes que connaît le champ économique, comme le font remarquer Christie McDonald et Susan Rubin Suleiman dans *French global. An approach of literary History* (New York, Columbia University Press, 2010, 576 p.), offre l'occasion de reprendre et de redéfinir sa place sans s'aliéner au diktat fonctionnaliste. Tout le mérite revient à ces travaux de réancrer certaines approches sur les réalités sociétales d'aujourd'hui et de tenter de renverser la tendance

pour donner à la notion d'utilité une portée plus émancipatrice sans céder aux sirènes d'un prétendu progressisme qui le dispute à la rentabilité.

Véronique Magaud

Université catholique de Lyon, Confluence Sciences &
Humanités, F-69002 Lyon, France
vmagaud[at]univ-catholyon.fr

Steffen SIEGEL, 1839. Daguerre, Talbot et la publication de la photographie. Une anthologie
Paris, Éd. Macula, 2020, 656 pages

Le volume est aussi épais que la période historique étudiée est mince. Un gros in-octavo de 656 pages rien que pour l'année 1839, qui n'est pourtant que la « première » de l'histoire de la photographie. Les guillemets s'imposent, car, pour Steffen Siegel, qui a scrupuleusement recomposé cette anthologie d'un genre inédit, « plutôt que de se demander qui a inventé la photographie en 1839, la question qui importe est celle de savoir qui a inventé l'année 1839 » (p. 600), année au cours de laquelle le grand public prend connaissance d'une « découverte » dont l'« invention » a commencé au moins deux décennies plus tôt et à laquelle Louis Daguerre donne du même coup son « fini » ainsi que son nom, le daguerréotype.

Le mot n'éclairant qu'assez peu la chose (d'autant moins que son promoteur tarde à en dévoiler les arcanes), le discours se charge d'en décrire le fonctionnement ainsi que le rendu dans un désordre qui donne au recueil de S. Siegel à la fois sa saveur et son tour délibérément répétitif. Tout en se limitant aux sources françaises et anglaises, et secondairement allemandes, l'auteur a en effet tenu à en omettre le moins possible afin d'observer au plus près comment, à force de digressions, d'approximations et de répétitions, précisément, se structure la réception d'un fait visuel nouveau. Innombrables sont ainsi ceux qui comparent les premières épreuves à des gravures de Rembrandt, ou qui s'étonnent d'y découvrir une fissure qui, dans n'importe quelle autre image scrutée par eux à la loupe, les auraient indifférés. Samuel Morse, lui, est conquis dès le mois d'avril : « Nous verrons bientôt si le minuscule a des limites découvrables » (p. 131), imagine-t-il dans les colonnes du *New York Observer*.

Mais que l'on continue de s'étonner ou que l'objet de la comparaison paraisse aujourd'hui incongru, on demeure encore pour partie tributaires de ce moment originel au cours duquel la photographie se crée, et qui est sans doute, note S. Siegel, « dans l'histoire des techniques, la première innovation où

l'objet et le discours deviennent, en même temps, une affaire publique. » Si bien, d'ailleurs, que « ce discours a formé, ou plus exactement préformé, de manière aussi fondamentale que conséquente, l'expérience des images photographiques » (p. 608). Sous ce rapport, il n'est pas certain, en effet, qu'avec le temps l'habitude de l'image photographique ait complètement émoussé l'attrait magique qu'elle exerce, d'une magie sociale, sans doute, et le dossier qu'est ce livre verse ici une pièce de taille au procès en essentialisation du médium, mais pas seulement.

Pour preuves les très beaux passages que S. Siegel, dans sa postface, extrait d'une chronique écrite à Paris en 1927 par Kurt Tucholsky à l'issue de sa visite à la Société française de photographie. Hormis quelques-uns des clichés de son compatriote Albert Renger-Patzsch, le photographe du catalogue des *Choses*, que l'éditeur rebaptisa en 1928 *Le Monde est beau*, ce qu'exposent les autres photographes contemporains n'éveille rien, chez le journaliste allemand, qui puisse s'apparenter à du merveilleux – jusqu'à ce que K. Tucholsky tombe sur de « vieilles photographies ». Lesquelles montrent des gens morts depuis des décennies, lointains donc, mais porteurs d'une « lumière » qui frappe encore longtemps après. « Les voici accrochées aux murs, les vieilles photographies, et elles montrent impassiblement l'ancienne lumière qui tomba un jour sur elles » (p. 591).

Cette émotion-là, dont l'expression se situe à peu près à équidistance des images actuelles et de celles que découvrirent les contemporains de L. Daguerre, ne diffère pas radicalement de l'émotion qui saisit ces derniers dès lors qu'un certain degré de connaissance technique de l'appareil enclencha dans leur esprit un imaginaire temporel d'un type inconnu jusqu'alors. Si le trouble qu'il instilla ne s'est pas encore complètement dissipé, la compilation de S. Siegel permet de l'appréhender pour ainsi dire à l'état naissant, qui n'est cependant déjà plus celui de l'innocence.

En parcourant les pages, on comprend en effet que l'introduction de la photographie dans l'espace public de l'époque est bien le résultat d'une véritable campagne de publicité au cours de laquelle l'astronome François Arago reprend l'argumentaire développé par L. Daguerre dans les prospectus qu'il met en circulation à partir de 1838. C'est lui, le savant, qui en assure la promotion auprès des députés et des pairs, les presse d'en acquiescer le brevet dès l'été, et leur en garantit l'intérêt pour la science et les arts ; lui, aussi, qui circonviendrait les autres « inventeurs » s'estimant lésés par la démarche de L. Daguerre. Arago reprend quelquefois jusqu'aux mots de l'entrepreneur, mais en les investissant de son autorité scientifique et de